

La Commune

20—25
NOVEMBRE
2018

**SUR
GRAND
ROUTE**

centre dramatique
national

D'APRÈS
LE TEXTE
D'ANTON
TCHEKHOV
MIS EN SCÈNE
PAR ÉMILIE
HERITEAU

ABD DJIBRIL
DJIBRIL ADAM
MOUSSA DOUKOURE
HALIMATOU DRAME
MAXIME FOFANA
MOHAMED GAYE
ISMAEL KEITA
ABOU SYLLA
KARAMOKO YACOUBA

Aubervilliers

2 rue Édouard Poisson
93300 Aubervilliers
+ 33 (0)1 48 33 16 16

lacomme-aubervilliers.fr
M° Aubervilliers-Pantin
Quatre Chemins

dossier de production

La Commune

Sur la grand' route

**d'après Anton Tchekhov,
mis en scène par Émilie
Hériteau**

**avec Abd Djibril Djibril Adam, Moussa Doukoure,
Halimatou Drame, Maxime Fofana, Mohamed
Gaye, Ismael Keita, Mohammad Muzammal
Hussein Soheb, Abou Sylla, Karamoko Yacouba**

DURÉE : 1H50

Contacts diffusion

Anne Pollock

a.pollock@lacomune-aubervilliers.fr

Frédéric Sacard

fs@lacomune-aubervilliers.fr

Aubervilliers

Sur la grand' route

d'après ***Sur la grand' route*** de
Anton Tchekhov
mise en scène **Emilie Heriteau**

avec **Abd Djibril, Djibril Adam,
Moussa Doukoure, Halimatou
Drame, Maxime Fofana,
Mohamed Gaye, Ismael Keita,
Abou Sylla, Karamoko
Yacouba**

collaboration artistique **Camille
Duquesne**

création lumière **Elsa Sanchez**

création sonore **Abderahmane
Doucoure**

remerciements à **Françoise
Lepoix**

production **La Commune CDN
d'Aubervilliers**

avec le soutien de **L'École des
Actes**

spectacle créé le 3 février 2018
à **La salle des 4 chemins** et
programmé du 20 au 25
novembre 2018 à **La Commune
CDN d'Aubervilliers**

résumé

Une nuit, au bord d'un chemin, il fait un temps à ne pas laisser un chien dehors : le vent souffle, l'orage gronde, et il fait froid. Dans un cabaret faisant office d'auberge, sont rassemblés, sans qu'ils se soient choisis : des voyageurs, travailleurs, commerçants, pèlerins, brigands... Chacun a sa raison d'être sur la grand' route. Tous sont contraints d'attendre. Dans cette attente subie, se manifestent autant des gestes d'amitié, de fraternité, que des tensions violentes.

« Tchekhov parle de l'attente – une attente qu'on n'a pas souhaité, dans un lieu où il pleut et où on est coincé. On s'est inspiré de la pièce de Tchekhov pour dire que c'est un peu pareil pour nous, avec la demande d'Asile, avec l'absence d'accueil qui fait que l'OFPPRA et les préfectures fabriquent seulement de l'attente et de la torture morale, pour des gens qui ont de vraies raisons d'être partis de chez eux, d'avoir pris la grand' route ! On a fait une fusion des deux histoires pour donner à entendre ce qui nous arrive, ce qu'on traverse et ce qu'on en pense, nous à l'École des Actes. »

Moussa Doukoure

note d'intention

Un projet, né du travail de l'École des Actes

Au sein de l'École des Actes, en juin 2017, a commencé un travail d'enquête autour de la situation présente et de l'histoire de plusieurs pays dont étaient originaires les participants, tels la Côte d'Ivoire, le Congo, la Mauritanie. Nombres d'entre eux ont été pris dans ces conflits politiques ou sociaux. Beaucoup ont demandé l'asile, sans l'obtenir pour la plupart, après une très longue mise en attente. Ces travaux ont permis de remettre en perspective l'histoire de ces conflits récents dans une durée plus longue, de mettre en évidence une histoire commune entre les participants...

En parallèle de ces enquêtes menées à l'École, nous menions un atelier de théâtre le samedi, avec un travail choral autour de poèmes et de déclarations de l'École en plusieurs langues. De mon côté, je relisais *Sur la grand' route* de Tchekhov, cette pièce courte, sans réelle intrigue, avec des personnages à peine esquissés, qui sont posés les uns à côté des autres, réunis sans faire communauté, et qui attendent.

Au début de l'été 2017, j'ai proposé à un petit groupe d'amis de l'École, dont la plupart participaient aux ateliers de théâtre hebdomadaire, de se réunir pour lire le texte de Tchekhov, avec l'intuition qu'il ferait écho à ce qu'ils racontaient de leur vie mise en suspens. À la lecture de la pièce, les amis ont très vite reconnu dans cet « hospice de nuit, face cachée du monde », les squats ou les centres d'hébergement où ils vivent pour la plupart. Ils partageaient le sentiment des personnages d'y avoir trouvé un abri, après la dureté du voyage ou de la rue et ils y ont projeté leur quotidien. Ils reconnaissaient la tension de ces lieux entre la chaleur des rencontres et, pour autant, la méfiance qui peut naître dans ces espaces de promiscuité, de précarité et d'attentes incertaines et angoissées.

Écrite en 1885, *Sur la grand' route* est la deuxième pièce de Tchekhov. Succédant à *Platonov*, elle porte en germe les grands thèmes des pièces à venir. Mais la censure avait jugé cette pièce « sombre et morbide », qu'elle était une « calomnie de la société russe ». Interdite à la scène pendant toute la vie de Tchekhov, elle n'a paru imprimée qu'après la mort de l'auteur.

À 24 ans, Tchekhov se proposait un exercice de style : une longue rhapsodie chorale de voix perdues, de solitudes fatalistes, dans une pièce noire en effet. Avec notre jeunesse, déjà entamée, nous nous proposons un tour de force : reprendre collectivement courage de l'intérieur de la noirceur...

Il est difficile, l'esprit pris en étau entre l'espoir et la crainte, rendu fébrile par l'attente de construire et d'entreprendre quoi que ce soit, mais précisément retraverser la question de l'attente ensemble nous a permis de nommer ce qui organise cette attente et de ne plus seulement la subir.

Notre adaptation du texte de Tchekhov

Une greffe du réel sur la fiction

Nous avons ainsi choisi de ne monter que les trois premières scènes de cette “*Étude dramatique en un acte*” de Tchekhov - qui compte cinq scènes -, en réécrivant la troisième.

Les deux premières scènes en effet sont celles de l’attente. Les personnages se mettent à l’abri dans ce cabaret et échangent brièvement, sans que cela ne constitue pour autant de vraies rencontres. Il ne se passe rien. Ils s’observent, s’interpellent, s’invectivent, se plaignent ou plaisantent, prient ou maudissent. Ils conversent sur cette situation commune de fatigue du voyage et d’attente contrainte par la pluie et l’orage. Mais très vite les personnages de Tchekhov échangent aussi des considérations sur la mort, l’urbanisme, l’alcoolisme, la police, la religion et les croyances populaires, l’aide et l’amour du prochain, l’Homme, le Bonheur... Ce sont parfois des remarques assez sombres, lancées à la volée, mais que les comédiens ont pu aisément reprendre au vol pour y ajouter leurs propres observations, faire leur remarques des personnages pour développer leur propre pensée ou insérer par éclats des réflexions menées collectivement à l’École, et ainsi se donner du courage.

Certains ajouts viennent également éclairer la situation de certains pays, et les raisons qui les ont poussé à prendre la grand route de la Libye, depuis la Côte d’Ivoire, le Congo, la Guinée ou le Tchad. Il n’y a pas de trame narrative à rompre, mais ces greffes assument une entrée franche d’autres matières, d’histoires plus proches dans le temps. Ces inserts donnent à entendre les liens qui unissent la France et les pays de départ, les responsabilités que la France a dans ses départs et ses traversées, qui sont loin de

n’être qu’historiques et coloniales.

Parmi les comédiens, beaucoup ont déposé une demande d’asile, passer un entretien, subi un refus, fait un recours à la CNDA. Chaque fois, ils ont dû argumenter du point de vue d’une victimisation, de souffrances subies dont il fallait attester, dans les détails les plus douloureux, scabreux parfois. Pour autant, leurs vraies et profondes raisons d’avoir pris la route ne sont jamais entendues, n’ont pas d’espaces où être reçues. L’École, après avoir créé un espace de confiance rare, se proposait de faire connaître ces raisons profondes que la raison d’État feint d’ignorer. C’était l’un des souhaits et l’une des motivations des participants au travail de plateau, de pouvoir dire pourquoi ils se trouvaient sur la grand route, sans forcément exposer l’intimité de leur histoire.

Les personnages de Tchekhov sont très souples, on devine un pèlerin, deux femmes pieuses, commerçantes peut-être, un vagabond, un jeune paysan, un ouvrier, un noble déchu... Hormis pour le personnage de Bortzov, on ne connaît à peu près rien de leur passé et chacun pouvait, choisissant le personnage dont il se sentait le plus proche, y investir son histoire.

Réécriture de la troisième scène

Dans le texte de Tchekhov, la troisième scène se resserre autour du récit de la vie du personnage de Bortzov, un “barine”, un noble ayant noyé son chagrin et sa fortune dans la boisson, suite à la trahison de sa jeune épouse.

Le portrait en médaillon de cette jeune femme réunit, pour la première fois à la fin de la scène deux, l’entièreté de cette assemblée improbable. Les malheurs et les sources de l’alcoolisme de Bortzov sont racontés par Kouzma, un jeune homme dont la famille a travaillé pour le “barine”. Ce récit continue de rassembler les hôtes du cabaret, les émeut et les apitoie sur son sort.

Les deux dernières scènes, que nous n'avons pas montées, sont beaucoup plus précipitées avec l'irruption, suite à l'embourbement de sa voiture, de Maria Egorovna -la femme de Bortzov- et de son cocher dans cette auberge, inconvenante pour une telle aristocrate. S'en suit la reconnaissance de Bortzov, puis des autres personnages, la nervosité de l'un d'entre eux, Méric, le vagabond, qui lève sa hache sur la jeune femme, prêt à venger Bortzov.

Dans cette scène trois, nous avons choisi de garder cet objet, le médaillon, qui retient l'attention de toute l'assemblée et commence à cristalliser la rencontre de ces personnages. Mais nous avons décidé de la réécrire avec une autre figure féminine – celle de la mère – et de voir comment l'histoire de Bortzov était moins un destin extraordinaire et pathétique, qu'une histoire assez collective. En peu de temps en effet, quatre amis m'ont raconté une histoire semblable : ils se sentent coincés, après de longues années en France sans papiers. Ils ne peuvent rentrer – l'un craignant pour sa vie, les autres ne pouvant se résigner à rentrer, sans avoir mieux "réussi" et sans avoir plus de perspectives au pays – mais tous les quatre ont une mère, malade, qui demande le retour de l'enfant prodigue. Ils rappelaient qu'on prend la route pour soi, mais aussi pour prendre soin des proches, dont on est contraint de s'éloigner. Paradoxe qui fait que tous ont à tenir dans des situations intenable, à se donner courage et espoir pour que le moral ne cède pas. Et quand le temps de l'attente des papiers se double des nouvelles de la maladie d'un proche, de la vieillesse des parents, l'angoisse point violemment. Cette angoisse, liée au sentiment de l'inconditionnalité de l'amour de la mère,

semblait tout particulièrement pouvoir justifier aux yeux des comédiens le fait de perdre pied et de pouvoir en arriver au désespoir de Bortzov.

J'ai donc réécrit la scène trois à partir du récit de ces amis et nous l'avons discuté et amendé avec les comédiens jouant Bortzov et Kouzma, avant de le vérifier au plateau avec toute la troupe.

Le travail de plateau

Nous avons beaucoup discuté autour des différents temps de lecture, j'ai gardé trace de leurs réactions, de leur manière de renommer pour eux-mêmes ce qui s'y jouait, de le rapprocher de leur vécu. Et ce sont autant de petites greffes, qui sont venues s'insérer, presque naturellement au texte de Tchekhov. Au plateau, les amis portent donc autant un personnage qu'ils ne jouent en leur nom.

J'ai travaillé à partir de leur désir et de leur imaginaire de théâtre, en cherchant à tirer parti de leurs énergies de jeu spontané, et en même temps, je tâchais de les amener vers une intensité de jeu plus précise dans l'énonciation des déclarations de l'École.

Les comédiens ne découvraient pas ces déclarations, tous avaient contribué à les élaborer dans ce travail d'intelligence collective des assemblées de l'École. Mais le travail de subjectivation que requiert le théâtre et qui s'opère au plateau, permettait de leur accorder une valeur nouvelle, comme si soudain, par le fait de chercher à les adresser, chacun vérifiait que ces déclarations valaient pour tous. En ce sens, ce travail fut une pièce d'apprentissage pour nous tous.

Émilie Hériveau

scénographie et lumières

Un espace simple, presque dépouillé.
Un bi frontal de bancs et de chaises – un seul espace d'attente dans ce théâtre, devenu hospice de nuit partagé avec le public.

À une extrémité de l'espace, le comptoir du bar de Tikhone, où chacun vient tour à tour chercher un verre pour se réchauffer, à l'autre extrémité la porte que le vent pousse et qui s'ouvre grand, à chaque entrée, sur une nuit froide.

Entre les deux, dans le halo de vieilles lampes émaillées, une table et quelques chaises. Plus aux marges un poêle, deux petits bancs et dans un coin, le lit de camp de Savva, le vieux pèlerin et le fauteuil de Nazarovna, la petite mère prenant soin de lui.

Chacun s'approprie l'espace comme il peut. Certains cherchent à se composer un petit coin plus à l'ombre pour dormir sur un banc ou pour, comme Fedia, observer en silence ce qui se passe jusqu'à ce que Méric vienne l'en déloger. Savva improvise un espace de prière un peu en retrait, derrière son lit de camp. Bortzov est souvent invisible, reclus dans son coin noir, entre deux irruptions violentes au bar de Tikhone. Un personnage est attablé, longtemps silencieux, il écoute chacun.

Durant les deux premières scènes, cet espace central est surtout traversé, même ici, la vie et la pensée émergent des marges. Et peu à peu, les déclarations se réchauffent et s'affirment auprès du poêle, jusqu'à rassembler tout à fait l'assemblée et constituer un corps commun, prêt à se déclarer.

Des lampes en suspension, la présence du feu, la tempête au dehors. Chacun de ces éléments ont une influence sur l'ambiance générale du cabaret.

Le feu du poêle, discret mais réconfortant, donne une teinte lumineuse. Nous sommes dans des couleurs chaudes et enveloppantes, comme un bain lumineux, chaud avec toutefois des zones d'ombres. Une frontière est dessinée avec des espaces de jeu non éclairés. La parole surgit parfois de l'obscurité. Bortzov notamment, est durant une longue scène invisible, mais présent : les autres parlent de lui, on le sent sans le voir.

Trois lampes sont suspendues tout au long de l'espace de jeu. L'intensité de la lumière produite par ces objets donne le ton pour le reste de l'espace. La tempête au dehors est un personnage à part entière, elle donne à la lumière, par contraste, quelque chose de rassurant. Il se crée aussi un jeu avec l'orage, les lampes tremblantes répondant au tonnerre.

Dans cette ambiance diffuse, s'installent des points lumineux qui resserrent l'espace ponctuellement, autour du bar de Tikhone, du poêle ou de la table... L'ambiance générale se modifie dans des temps très longs de montée ou de descente, qu'on sent à peine. La lumière se déplace dans des temps étirés pour appuyer un bout du poème, un corps dans l'espace, le parcours d'un personnage. Elle suit et accompagne le mouvement de ces âmes en attente.

Émilie Hériveau

Elsa Sanchez

RETOURS SUR LA PIÈCE

AVEC LES PARTICIPANTS DE L'ÉCOLE DES ACTES

A l'issue des représentations de *Sur la grand' route*, nous discutons du propos et des formes en assemblées.

Les participants de l'École qui découvraient le travail mené par les amis au plateau, ont déclaré des choses importantes sur ce spectacle.

Abdoulaye : Nous, on ne s'attendait pas à ça. On pensait voir un moment léger, mais on a trouvé le texte de ce qu'on a déjà dit à l'École, dans le jeu. Il faudrait présenter ça partout en France. Ce qu'on dit ici ce n'est pas pris à la légère. Avec le théâtre, le message passe, c'est bon pour nous.

Marie : J'ai vu comment la Russie et la Côte d'Ivoire se rencontraient, ce qui donnait une dimension universelle. Les paroles de l'École des Actes sont pour tout le monde et de tous les temps. Le théâtre est quelque chose de très fort pour porter les mots de la politique.

Julien : Tout le trajet qui montre très bien la nécessité de passer de la vie qui subit la misère à la lumière de déclarer autre chose. Dans votre situation, quand on vit une vie où on n'est pas pris en considération c'est dur de se prendre soi-même en considération. Jeter les bases d'un travail qui nous sort de cela. La pièce traverse tout cela, jusqu'au moment où il y a la décision qu'il faut autre chose. A la fin ce n'est plus un cabaret. Il faut travailler avec la confiance des uns et des autres et la considération de chacun. Déclarer ce qui manque et ce qui doit exister. Ce qui doit disparaître. La pièce rend cette décision vivante. C'est très précieux.

Amidou : On est allé dans plusieurs lieux où on parle, mais il n'y avait pas de considération. Mais à travers cette pièce de théâtre j'ai vu que ce qu'on disait, c'était pris en considération. C'est comme une pièce de revendication. Avec un lieu comme l'école, on explique nos problèmes. Si l'école arrive à faire des pièces comme ça et qu'on met ça en pratique c'est un boulot de fond. Il y a des gens qui nous regardent et qui se soucient de nos problèmes.

Judith : *Sur la grand' route*, c'est une histoire qui se passe en Russie. Mais dans la pièce, ils ont travaillé à faire entrer l'histoire de certaines personnes et la situation de tout le monde aujourd'hui. L'histoire russe et l'histoire des gens sont cousues ensemble. A la fin, il y a un moment très beau car les gens se rendent compte qu'ils ne peuvent pas rester séparés et qu'ils doivent faire une déclaration. « On a besoin d'un droit du sol où l'on vit », et cette déclaration se construit avec tous, avant que s'ouvre un poème de Beck, à la fin. « Ce qui doit être dit n'est pas déjà dit... ». C'était très beau. On voyait chacun avec sa personnalité différente et cela donnait une lumière sur aujourd'hui. C'était très vivant, c'était vous qui étiez là, vous jouiez mais vous étiez aussi ici avec vos histoires. Tout le long travail qu'on a fait dans l'école devenait vivant d'une autre manière.

L'ÉCOLE DES ACTES

L'École des Actes, liée à La Commune CDN d'Aubervilliers, a tout d'abord été imaginée comme un lieu d'inventions de nouvelles voies de pensées politiques, juridiques et artistiques. L'hypothèse de départ est qu'un nouveau théâtre ne peut s'inventer qu'à l'appui d'une nouvelle pensée. Et inversement.

Depuis novembre 2016, au quotidien, l'École des Actes travaille sous forme d'enquêtes : comment les gens vivent et quelles sont les « lois de la vie des gens » permettant de trouver de nouveaux chemins de pensée collectifs ?

De 2014 à 2016, les « brigades » de La Commune – groupe d'intellectuels, d'artistes, d'étudiants et/ou de gens de la ville d'Aubervilliers de 80 personnes au départ, invitées par Marie-José Malis – se sont rassemblées autour d'une grande table, afin d'instruire la question : qu'est-ce que devrait être un lieu public comme un Centre Dramatique National ? Et quelle forme de théâtre devrait y être produite ? Nous avons nommé une nécessité commune, de notre point de vue : le théâtre comme lieu de délibération populaire. Nous avons réfléchi à comment le théâtre comme lieu et aussi comme forme pourrait être l'espace de pensée de la vie des gens, et l'espace de construction d'une capacité populaire nouvelle.

Nous avons affirmé que, pour être le plus juste possible, le théâtre devait se mettre à « l'école de la vie des gens », à savoir que le théâtre, pour se renouveler, devait apprendre de la vie des gens d'Aubervilliers. Nous avons souhaité nous détacher de la pensée actuelle, que ce sont les gens qui doivent apprendre du théâtre tel qu'il est.

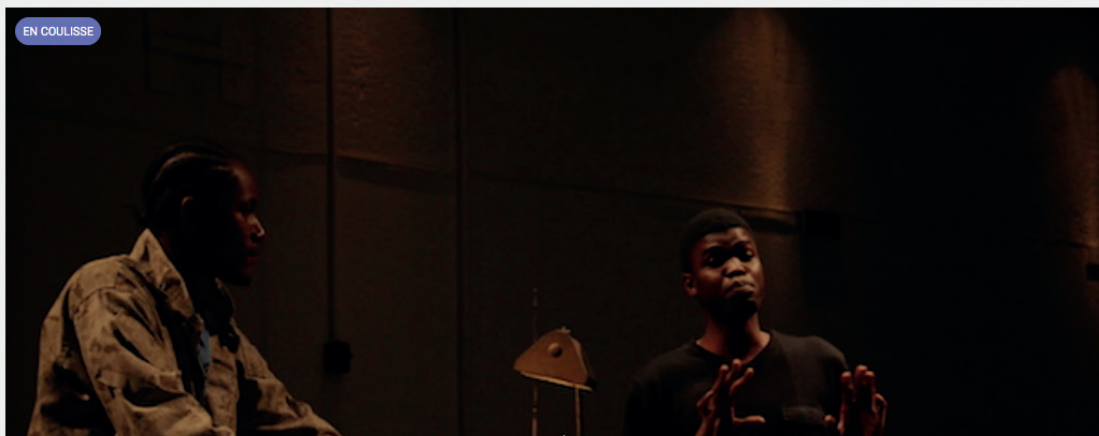
LE THÉÂTRE FERA PARTIE DES ACTES DE L'ÉCOLE

C'est dans le théâtre de la Commune que cette école prend naissance et a son lieu. Parce que le théâtre a lui aussi le désir que la vie soit infinie, et souffre le même manque d'un bien pour tous. Le théâtre est le lieu où se vérifie que des déclarations, des inventions, des hypothèses nouvelles sont subjectivables. Le théâtre construit des subjectivités.

C'est pourquoi le théâtre fera lui aussi partie des actes de l'école. Il en sera une des pratiques quotidiennes pour tous ceux et celles qui le souhaiteront. Il ne s'agira pas, par ce travail, de délivrer une subjectivité déjà construite et de l'enseigner aux autres. Il s'agira de vérifier que ce que je dis, je peux le penser et que ce que je pense, je peux le parler. Il s'agit aussi de disjoindre la parole et la honte, la parole et la peur. De mettre en œuvre l'émotion d'amitié, de confiance, d'exigence. Car nous sommes dans un monde où la parole est sans arrêt soumise à critique, à ridicule, à honte. Il faut qu'on puisse commencer des phrases qu'on ne saura pas terminer, il faudra chercher d'autres manières de parler à tous, d'autres adresses, y compris sur le plan des corps, de la sensibilité.

Il s'agit aussi de savoir comment la pensée peut avoir une audience et pas seulement dans la forme de l'écrit et du livre. Nous demanderons à des artistes de venir travailler avec nous, non pas à partir de ce qu'ils savent et font déjà, mais à partir de ce qui, à eux aussi, peut manquer. Chaque mois, ce travail du théâtre sera au service de la présentation des travaux de l'école. Dans une assemblée publique où ce qui aura été fait et pensé dans l'école sera présenté, sur le théâtre, ou dans le parc, un soir.

**Extrait de la CHARTE DE L'ÉCOLE DES ACTES,
rédigée en novembre 2015**



EN COULISSE

Zoom sur Emilie Hériveau

LAURA LALANDE

MARS 5, 2019

Is arrivent de Côte d'Ivoire, du Mali, de Mauritanie, et encore d'autres pays. Ils se sont rencontrés dans les ateliers théâtre de l'Ecole des Actes, une structure alliée du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Prenant *Sur la grand'route* de Tchekhov en toile de fond, ils portent au plateau leurs trajets de migrations et de questionnements. Ils tissent les essais d'une pensée nouvelle et collective, ouvrant une densité tout à la fois universelle et singulière à leur histoire. Rencontre avec Emilie Hériveau, metteuse en scène du projet.

Ainsi, la grand'route de Tchekhov croise celle de vos comédiens. Mais au fond, de quelle grand'route parle-t-on?

Emilie Hériveau : Dans le texte de Tchekhov, c'est la grand route des grandes plaines russes, des longues traversées désolées vers la ville au lointain qui aime toute une foule de gens, comme aime aujourd'hui les pays du nord où se concentre richesse et travail. Pour les comédiens avec qui j'ai travaillé, cette grand' route convoquait directement « la route de la Libye. » On est tous sur la grand'route, de vies en construction, c'est la grand' route de la nécessaire mobilité dans nos existences. C'est une propension humaine et naturelle, les textes qui se veulent universaux, comme la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme l'entérine. Pourtant, s'il y a une mobilité évidente nord-sud, c'est beaucoup plus compliqué à l'inverse. Cette asymétrie est violente. Ainsi, pour de nombreuses personnes, que ce soit par nécessité ou par désir, il est difficile de pouvoir partir.



Sur la Grand'route pose l'action dans un cabaret, où les personnages sont coincés à cause d'une tempête. De quelle manière les comédiens ont-ils investi ces figures dramatiques pour y inscrire leur propre histoire ?

Emilie Hériveau : C'était une intuition que j'avais, qu'ils reconnaîtraient dans ce texte quelque chose de leur présent, dans les squats, les centres d'accueil de demandeurs d'asile, les foyers de femmes, ou pour certains, à la rue. Et ça s'est vérifié. Dans le texte d'Anton Tchekhov, les personnages sont à peine esquissés. Ce sont des figures assez « lâches ». On devine un ouvrier, un pèlerin, des commerçants, des paysans... mais il n'y a pas de caractérisation psychologique, ou d'histoire personnelle. Ça a permis aux comédiens de s'emparer de ces figures selon leur choix. Il y a une sorte de passage continu de la figure à la personne, et inversement. La direction d'acteurs a demandé d'écouter la singularité de chacun. Pour certains, ce qu'ils pouvaient nommer pour eux-mêmes derrière ces figures était évident. Pour d'autres, la mise à jour de quelque chose de soi était plus délicate, donc il fallait repasser par le travail de personnage, pour creuser l'écart avec le réel, même si c'était pour parler d'aujourd'hui.

Car le parallèle se poursuit essentiellement, au-delà des personnages, dans la situation...

Emilie Hériveau : Cette question de la fatalité de l'attente météo, de la fin de l'orage, dans la pièce, alors qu'ici, le phénomène est politique, peut se rendre intelligible. Comment nommer les causes de cette attente, nommer les raisons du départ, et enfin, les raisons qui organisent politiquement, l'attente, ici. Ce que j'espère, et que je n'ai pas fini de vérifier, c'est que ce n'est pas quelque chose d'accablant pour le public. L'enjeu était aussi de ne pas « redoubler » la noirceur de l'expérience, par la noirceur du texte. On voulait trouver des percées là-dedans, pour donner du courage. On cherche surtout une force de ces présences. On ne veut pas que ce soit un énième tableau misérabiliste de la question des migrants, mais que la force de pensée et d'énonciation sur la situation permette au public de les rencontrer autrement.

C'est-à-dire ?

Emilie Hériveau : La disposition en bi-frontal est arrivée pour essayer de partager avec le public ce lieu commun d'une longue nuit, d'une veillée, non choisie, où on a du mal à dormir, où les pensées se creusent, dans l'attente. On voulait ne pas la faire subir au spectateur, mais mettre en partage quelque chose de cette sensation-là, de ce temps qui s'étire. J'appréhendais un peu le dispositif, parce que c'est un travail d'adresse compliqué, et que, pour la plupart des comédiens, ils découvraient le théâtre, à travers les ateliers hebdomadaires que nous donnions, avec quatre autres comédiennes et /ou metteur en scène, à l'Ecole des Actes.

Cette structure, dont la démarche est unique, a ouvert ses portes fin 2016 à Aubervilliers...

Emilie Hériveau : L'Ecole des Actes est née comme un surgeon du Théâtre de la Commune. Toutefois, c'était un choix que ce travail de l'Ecole soit un temps long de la rencontre, et de l'enquête. Un pas de côté par rapport à l'immédiateté de la création. Nous y abordons les questions du logement, du travail, des papiers, de la paix, et de vérifier de quelle paix on parle quand on dit habiter un pays de paix, et quelles guerres se mènent en réalité, la question de l'histoire commune qu'on peut avoir, et comment repenser l'histoire en train de se faire. Les Assemblées sont le cœur du projet de l'Ecole. Elles procèdent souvent avec une question qui peut relever d'urgence personnelle, comme une expulsion locative, par exemple, ou d'un patron qui n'aurait pas payé, mais elles se posent toujours au profit d'une intelligence collective. Ce ne sont pas des assemblées politiques, il n'y a pas de pensée qui vise à transformer immédiatement le réel. Nous cherchons plutôt de mettre en circulation des idées nouvelles sur la situation, en faisant se rencontrer des personnes qui ne se seraient pas rencontrées normalement. Ce sont des chas d'aiguilles dans le réel que nous cherchons, mais comme tout est en impasse, on essaye de voir par où on peut repenser la situation, sans s'en remettre toujours à l'existant, qui nous enferme l'esprit... et l'espoir.

Sur la Grand'Route est la première création de l'Ecole des Actes. Ce spectacle est-il un symbole, un prolongement, un outil complémentaire du travail qui y est mené ?

Emilie Hériveau : Les ateliers de théâtre ont existé dès le début de l'Ecole. On se disait que le théâtre était le lieu où on pouvait dire ce qu'on pensait, et où on pouvait penser ce qu'on disait. Une équation qui n'est évidente qu'en apparence. On le vérifiait par un travail de subjectivation des déclarations apparues lors des assemblées de l'École, de poèmes en lien avec cette matière, avec les différentes langues en présence et un travail choral. On s'est rendu compte que le théâtre permettait de donner de la valeur aux énoncés de l'école. C'est à dire que tous les comédiens qui avaient participé aux travaux de pensée et à formuler ces énoncés, n'ont vraiment pris la mesure de leur force que lorsque les déclarations sont devenues publiques. Dans ce sens, le spectacle, qui reprend des énoncés de l'Ecole et certaines réflexions collectives sur le travail, est un prolongement.

Dans ce travail de subjectivation où chaque énoncé est vérifié par tous, où se trouve la frontière entre la parole collective, et le risque d'uniformisation de la pensée ?



Emilie Hériveau : Ce n'est pas une parole collective univoque, c'est plutôt le résultat d'un travail de pensée commun, qui cherche un point d'accord. Chaque énoncé est moins vérifié par tous que pour chacun précisément. Ce n'est pas comme un lieu où les énoncés seraient construits à priori, et sur lesquels il s'agirait de tomber d'accord, c'est la pensée de chacun qui petit à petit, est reprise en déclaration collective, vérifiée constamment. C'est un travail de discussion permanente, qui n'est jamais clôt. Par exemple, des termes comme le mot « migrant », sont saturés de connotations aujourd'hui. La question, c'est de chercher de quel mot les amis de l'Ecole s'emparent pour se nommer, ou pour décider d'être nommés.

Comment envisagez-vous l'avenir de ce spectacle ?

On aimerait tous pouvoir le rejouer, la question est celle des conditions. Les comédiens sont tous pris dans des vies en train de chercher une forme de stabilité, ou pris dans une précarité telle qu'il est difficile de s'organiser pour répéter, pour se retrouver, etc. Certains comédiens ne sont toujours pas régularisés. C'est un engagement lourd pour des programmeurs. Par ailleurs, il y a aussi le fait de vouloir continuer à jouer dans des foyers, au-delà du théâtre. On a joué une fois dans un foyer à Montreuil, c'était une très belle représentation. J'avais invité les comédiens à se permettre de jouer beaucoup plus entre le bambara et le français, et ça a généré une vraie liberté de jeu. L'échange à la suite du spectacle, avec la centaine d'habitants du foyer, était très heureux. Ces personnes, qui ne nous attendaient pas forcément, ont été prises, saisies par la pièce. En ce sens, pour les comédiens, ces retours de la part de leurs pairs, ou d'anciens, qui ont fait la route il y a longtemps, donnaient une nouvelle valeur à leur travail.



Migration

Aubervilliers

Théâtre

De jeunes migrants s'emparent de Tchekhov pour nous parler d'exil

23 novembre 2018 •

Partager



Au théâtre de la Commune, une troupe de jeunes amateurs de l'École des actes d'Aubervilliers a revisité jusqu'au 25 novembre une œuvre méconnue de Tchekhov, pour mieux nous parler de leur propre exil et du droit d'asile.

Ils sont pèlerin, brigand, commerçant ou noble ruiné, mais tous ont en commun d'être en voyage, sur cette « grande route » qui donne son nom à cette pièce d'Anton Tchekhov. Jusqu'à ce qu'un orage ne les pousse à trouver refuge dans une auberge. Là, dans cette cohabitation et cette attente forcées, des rencontres se font, des tranches de vie se confient, une proximité se crée, des crispations aussi.

Dans le texte de l'auteur russe, les héros s'appellent Savva, Fédia, Bortsov, etc. Sur les planches du théâtre de La Commune, jusqu'au 25 novembre, ils sont Djibril, Ismaël, Maxime. Le spectateur ne sait plus bien s'il est en Russie ou en France, si les mots déclamés sont ceux de Tchekhov ou de jeunes migrants. Mais peu importe. Leurs paroles comme leurs histoires se confondent, s'entremêlent, se répondent. Toutes disent l'exil, la route, l'attente.

Une similitude frappante

Quand, en février 2017, Émilie Hériveau a relu la pièce, la similitude de la situation vécue par les personnages de Tchekhov avec celles des demandeurs d'asile l'a en effet tout de suite frappée, notamment « *cette espèce de lieu où les gens attendent, où il y a autant de gestes d'amitié que de tensions, qui constitue autant un refuge qu'un lieu de grande promiscuité* ». À l'image des squats de migrants.

Depuis quelques mois, cette comédienne et metteuse en scène intervient à la toute jeune École des Actes, créée en novembre 2016 par le théâtre de La Commune. Cet espace, pensé comme un endroit où « *chacun, à l'endroit de son expérience, qu'elle soit livresque ou de rue, est nécessaire [et] apprend les uns des autres* », est notamment fréquenté par de jeunes migrants.

Un atelier de théâtre y a lieu tous les samedis. Elle propose à ses participants et d'autres de monter la pièce à laquelle sont intégrés des énoncés rédigés à l'École dans un groupe de travail autour de la langue et la traduction.

« Ils ne savent pas ce qu'il y a en nous »

Hybride, le texte nous parle ainsi de choses universelles comme la fatigue de cette route qui n'en finit pas, de cette attente imposée. Il rend hommage à ceux morts en mer, à ces proches restés aux pays, à cette mère malade et qu'on ne peut aider autrement qu'en lui mentant au téléphone pour lui faire croire que tout va bien. Il livre aussi leur frustration et parfois leur colère face à une procédure et des administrations qui ne les écoutent pas et ne les croient pas, face à un pays qui les rejette.

« *Si j'avais la force de prendre ce texte, d'aller à l'Ofpra ou à la préfecture et de le lire devant tout le monde pour leur faire comprendre comment ils nous traitent...* », soupire Halimatou. « *Ils ne veulent pas nous voir, nous entendre*, raconte également Abou avec autant de regrets. *Ils ne savent pas ce qu'il y a en nous* » Alors lui et les autres ont décidé de leur montrer par le biais du théâtre. « *On se donne à fond, poursuit le jeune homme, parce que c'est notre vie et que des gens vont nous écouter.* » Avec un espoir : « *qu'on puisse chercher les idées ensemble pour avancer.* »

Informations et réservations sur [le site du Théâtre de la Commune](http://le-site-du-theatre-de-la-commune.fr)

Stéphanie Coyer

Les 5 spectacles à ne pas manquer cette semaine

21/11/18 14h24



Rubrique hebdomadaire du 21 au 28 novembre

PAR
Fabienne Arvers

***Sur la Grand' Route*, mise en scène Emilie Hériveau**

Emilie Heriteau s'est inspirée du texte d'Anton Tchekhov, *Sur la grand'route* où, lors d'une nuit glaciale, un cabaret transformé en auberge rassemble et réchauffe des voyageurs, travailleurs, commerçants, brigands. Elle réunit huit demandeurs d'asile et leur donne la parole. L'un d'eux, Moussa Doukoure, présente ainsi leur projet :

"Tchekhov parle de l'attente – une attente qu'on n'a pas souhaité, dans un lieu où il pleut et où on est coincé. On s'est inspiré de la pièce de Tchekhov pour dire que c'est un peu pareil pour nous, avec la demande d'Asile, avec l'absence d'accueil qui fait que l'OFPRA et les préfectures fabriquent seulement de l'attente et de la torture morale, pour des gens qui ont de vraies raisons d'être partis de chez eux, d'avoir pris la grand'route ! On a fait une fusion des deux histoires pour donner à entendre ce qui nous arrive, ce qu'on traverse et ce qu'on en pense, nous à l'Ecole des Actes." C'est au théâtre de la Commune d'Aubervilliers, du 20 au 25 novembre.



"Sur la grand' route" (c) Léa Dony

21 novembre 2018

Émilie Hériveau met en scène *Sur la grand' route* d'après Anton Tchekhov

20 novembre 2018 / dans Aubervilliers, Théâtre / par Dossier de presse

Sur la grand'route est le fruit de l'alliance entre La Commune et l'École des actes. De cette rencontre inédite entre l'art et la vie, Tchekhov fut le trait d'union. Sa pièce, écrite dans la Russie de 1885, décrit les aléas de l'attente sous les auspices d'un cabaret aux marges de la « bonne société ». Pour les acteurs, dont la plupart sont ou ont été demandeurs d'asile, elle fait directement écho aux situations qu'ils traversent. La solidarité et la précarité des lieux où ils trouvent parfois abri, le sentiment d'une vie à l'arrêt, comme suspendue au verdict de l'État. Un verdict qui ne donne aucune voix à l'Afrique, aux rapports que la France entretient avec elle, mais surtout à la dignité de ses hommes et de ses femmes. Contre le rôle qui leur est assigné, ils opposent un travail de pensée valable pour tous. Tout en élucidant les rapports de force qui les oppriment, ils nous invitent à méditer sur les conditions d'un monde plus juste. Le théâtre se devait de recevoir cette autre parole. Celle qui, du plus sombre désespoir, redonne courage. Les personnages accueillent ainsi l'histoire – à la fois singulière et collective – des comédiens qui les portent. Les répliques, les expressions, les mots des seconds empruntent autant qu'ils donnent aux premiers. Une hospitalité qui rend justice à leurs personnes, leurs pensées, leurs désirs. Une greffe de la réalité sur la fiction, pour réinventer, d'un même geste, la scène théâtrale autant que le théâtre de nos vies.

Sur la grand' route

d'après Anton Tchekhov mis en scène par Émilie Hériveau

avec Amidou Berte, Abd Djibril Djibril Adam, Moussa Doucouré, Halimatou Drame, Maxime Fofana, Mohamed Gaye, Ismael Keita, Abou Sylla, Karamoko Yacouba

collaboration artistique Camille Duquesne

création lumière Elsa Sanchez

création sonore Abderahmane Doucouré

production La Commune CDN d'Aubervilliers Les Ateliers – Compagnie El liqa' spectacle

créé le 3 février janvier 2018 à La Commune

Théâtre de la Commune – Aubervilliers

20 NOVEMBRE AU 25 NOVEMBRE 2018

MAR, MER, JEU À 19H30, VEN À 20H30, SAM À 18H, DIM À 16H

DURÉE 2 HEURES

AVEC L'ÉCOLE DES ACTES